

Première étape: Découverte d'un nouvel élément sans pitié et mise au point de mon Bici-Boat

30.10.2009 - Après avoir encore travaillé 2 jours (et presque 2 nuits) sur le Bici-Boat avec l'aide précieuse de Marco, j'ai enfin pu m'élancer le samedi 10 octobre 2009. Marco, soucieux de ma sécurité, m'a accompagné pour sortir le bateau de son Rio Pusano qui cache bien des pièges et dont l'eau basse ne permet pas encore de monter les hélices et le gouvernail. Marco m'a accompagné avec sa famille et après un dernier repas ensemble. 2 kilomètres plus bas, catastrophe, voilà que la personne qui se chargeait de filmer mes débuts a laissé tomber la caméra à l'eau... J'ai continué ma route en me disant que j'aviserai plus tard en arrivant à El Coca. Le début a donc été chaotique et la réalité fut instantanée pour moi sur le Rio Napo.

Le Rio Napo fait partie d'un des affluents majeurs du Rio Amazonas qui va se trouver sur ma route un peu avant Iquitos au Pérou. Je me suis trouvé au pied des Andes, en Equateur, et suis parti de Pusuno, à une vingtaine de kilomètres de Tena. Je sais que ce fleuve est dangereux et cache de nombreux pièges, les locaux m'ont suffisamment prévenu. Je tenais malgré tout à commencer le périple ici pour 2 raisons : La première est que c'est vraiment à partir de cet endroit que le Napo devient navigable, ce qui en fait un des parcours les plus longs en Amazonie. La deuxième, c'était surtout pour pouvoir tester réellement le Bici-Boat puis profiter d'être à Coca pour me réapprovisionner, réparer et améliorer ce qui doit l'être. C'est la dernière ville avant Iquitos - que je devrais atteindre d'ici 6 à 8 semaines. Je tiens absolument à me faire une idée précise de ce dont j'ai besoin et ce qui me manque avant de plonger vraiment dans l'inconnu.

Après les premiers kilomètres déjà, je me suis retrouvé à l'eau et coincé entre des rochers en eau basse, premier choc de mes hélices et gouvernail...et sûrement pas le dernier jusqu'à Coca. J'apprends à manier le Bici-Boat et à bien le tenir en main. Doucement mais sûrement, je le dompte et plus le temps passe, plus je suis à l'aise. Evidemment pas au début où j'ai fait de nombreuses fautes. Avec mon guidon dans les mains (qui ne me sert que d'appui) et une barre qui active un gouvernail sur le flanc arrière du bateau, c'était un peu la confusion avant de trouver les bons réflexes dans les rapides où la moindre faute ne pardonne pas.

Après une première nuit infestée de moustiques, moucheron et insectes, mais à l'abri sous ma moustiquaire et dans mon hamac, je suis reparti un peu plus confiant que le premier jour marqué par la mésaventure de la caméra. C'est après une journée relativement calme où j'ai mieux su apprécier les rapides que j'ai fait la faute... à ne pas faire : perte de contrôle dans un virage à haut débit ! Je me suis littéralement retrouvé projeté contre des arbres morts qui ont soulevé le bateau de côté. J'étais complètement empêtré dans des grosses branches et lianes. Au final, j'ai passé presque une heure à me battre et à donner toute mon énergie pour me sortir de cette situation. J'ai été aussi obligé de me mettre à l'eau, de lutter contre le courant violent pour ne pas passer sous mes propres hélices puis j'ai dû ouvrir à la machette ce barrage végétal qui retenait dangereusement le bateau (sans compter chaque pression du rapide qui pouvait me couler définitivement). Quand je me suis écorché le pied et que j'ai senti un peu de sang couler alors que j'étais dans l'eau, évidemment l'image des redoutables piranhas m'est tout de suite venue à l'esprit et m'a motivé encore plus à me sortir de là rapidement. J'ai coupé un petit tronç, 2 grosses branches, de nombreuses lianes et soudain le Bici-Boat est reparti, libre. La tranquillité paradisiaque est revenue aussi vite que le rapide était apparu. L'effet de l'adrénaline passé et après l'effort fourni et surtout les émotions, je tenais à peine sur mes jambes. Cela a fait un peu l'effet de douche froide, j'ai réalisé alors dans quoi je me suis embarqué, ce qu'il s'était réellement passé et j'ai très vite mesuré les conséquences que cela aurait pu avoir. L'Amazonie est redoutable. Je le savais mais maintenant je suis vraiment averti et cela me rappelle le plus

important : ne pas oublier d'avoir de l'humilité et du respect pour cet environnement particulièrement hostile et puissant.

Mes rencontres avec les gens ont été variées, mais souvent très difficiles, avec une certaine distance ou même parfois animosité. Je n'ai passé que quelques jours sur les eaux amazoniennes et il faut dire que jusqu'à maintenant, toute mon énergie et attention étaient concentrées sur le maniement du bateau, ses réparations et sur la recherche de nouveaux réflexes pour mes activités et besoins quotidiens. Il y a une forme de racisme latent contre les « gringos », je l'interprète comme une forme de jalousie ou d'envie. Ce qui dans une certaine mesure se comprend mais cela ne concerne qu'un groupe d'individus aigris que l'on trouve partout dans le monde entier, dans chaque pays, race, culture, etc.... Le tourisme, très poussé dans la région, n'y est évidemment pas étranger. Il n'y a qu'à voir les nombreux touristes circulant avec des tours opérateurs en bateaux à moteur et mitraillant tout ce qui bouge avec leurs appareils-photos. Je maudis ces touristes qui s'arrêtent à distance respectable de mon embarcation alors que je cuisine, me repose ou plongé dans un livre. Ils me photographient de loin, je les entends parler mais ils ne m'adressent pas la parole et disparaissent aussi vite qu'ils sont venus. Cela ne me dérange pas d'être pris en photos, mais il y a une façon de faire et de respecter son prochain. Heureusement, j'ai quand même fait de jolies rencontres, comme 2 belles « Amazones » qui sont passées devant moi en pirogue alors que je prenais mon bain le soir. Elles ont réussi à me faire « le coup de la panne » en m'offrant des oranges. Je m'explique : Elles savaient très bien que j'étais en caleçon en train de me baigner, comme le fait tout le monde ici. Elles ont attendu que la pirogue s'éloigne de quelques mètres pour me proposer une orange. J'ai dû évidemment sortir de l'eau pour aller la chercher, elles avec le sourire aux lèvres et leurs grands yeux ouverts qui ne fixaient pas mon regard mais beaucoup plus bas... Quand je suis reparti, elles m'ont appelé à nouveau pour m'offrir le reste de leurs oranges... ça m'a bien fait rire et puis bon, je ne suis pas dupe. Je sais que je ne suis pas bâti comme Ulysse mais pour les gens qui ne voient que des blancs de loin, c'est toujours un moment festif que d'en avoir un en caleçon devant eux.... surtout poilu comme je suis ! Enfin, mettons mon système pileux de côté, je vais plutôt raconter ma plus belle rencontre.

Un soir, en train de cuisiner tranquillement au coin de mon petit feu dans le bateau, un indien est apparu sur une pirogue, avec son fils. Il portait plusieurs bracelets et pendentifs. On a échangé une des ces conversations magiques, désintéressée et surtout très simple avec son peu d'espagnol. Il m'a expliqué qu'en m'entendant, il a cru que c'était un animal... Voilà pourquoi il est venu. On a parlé de rivières, des rapides, des animaux sauvages qu'il peut chasser, des dangers à venir. Il n'est jamais allé à Coca ou Tena, les 2 seules vraies villes en Amazonie équatorienne, distantes d'environ 100 kilomètres en amont et en aval. On a parlé de pêche évidemment et aussi un peu de sa famille et de la mienne. Aucune question futile, juste une discussion simple et quand le silence s'est installé, sans causer aucun malaise, il m'a dit qu'il devait aller pêcher ou essayer de chasser. Il a refusé de goûter à la nourriture que je lui ai offerte. Je le sais, ce n'est pas la première fois que ça m'arrive. Ce n'est pas par dégoût ou peur, mais par dignité. Cet homme est simple mais noble. Il n'a besoin de personne pour survivre. Sa silhouette musclée et celle de son fils assis à l'avant de la pirogue, qui s'éloigne, m'ont fait penser à la dureté mais beauté de ce style de vie que j'admire. L'obscurité est arrivée et avec elle son concert d'insectes et oiseaux nocturnes. Installé dans mon hamac, les images dans ma tête ont commencé à défiler puis je me suis endormi.

Malheureusement, ils ne sont pas tous comme lui et les « nouveaux arrivés » - des indigènes aussi mais qui se sont installés depuis peu sur les rives du Napo - ne respectent pas forcément la forêt tropicale. Un type a balancé dans l'eau un bâton de dynamite à une quinzaine de mètres de moi ! Une pêche facile mais destructrice pour cet environnement fragile. Aussi quand je marche dans la jungle, je trouve souvent des endroits complètement défrichés. Je ne pensais pas être confronté

aussi rapidement à ce type de problèmes. Ce sont ces nouveaux arrivés qui ne respectent pas l'équilibre ancestral de la forêt. Ils ne savent pas pêcher ou couper du bois par-ci, par-là, cela demanderait trop d'énergie et de temps. Au lieu de ça, ils détruisent tout et ne se demandent même pas dans quel état ils vont laisser le fleuve et la forêt à leurs propres enfants.

J'ai passé mes journées à pédaler. L'effort pour passer les rapides et surtout la concentration exigée à chaque instant m'ont fatigué. Je devais encore garder des forces le soir pour réparer le bici-boat, trouver du bois, cuisiner et maintenir de l'ordre dans mon nouveau chez moi. Malgré les nombreux bruits et les quelques visites d'animaux nocturnes, je dormais toujours comme une tombe!

Arrivé tout près de Coca - des locaux me l'ont confirmé - l'endroit était très sauvage et bien préservé. J'ai donc décidé de m'arrêter là. Pour une fois, il me restait du temps avant le coucher de soleil et je pouvais ainsi rejoindre Coca le lendemain, tranquillement en début de matinée. Je ne voulais pas arriver le soir et devoir me préoccuper de trouver un endroit sûr pour dormir. En fait, l'endroit sûr aurait été à Coca même, car ce soir-là, il est tombé du ciel un de ces déluges violents qu'on trouve en Amazonie à cette époque. Encore une preuve de la puissance, parfois dévastatrice, de cette partie du globe. Pendant plus de la moitié de la nuit, la foudre est régulièrement tombée près de moi. Avec le déluge, l'eau du Rio Napo a subi une crue qui a atteint presque 2 mètres pendant la nuit. Les bourrasques de vent giflaient mon bateau de droite à gauche avec une force inouïe. A deux reprises, j'ai écumé car, malgré le peu d'espace découvert, une quantité impressionnante d'eau est rentrée et je commençais vraiment à nager dans mon lit. Les images que je garde sont celles des 2 secondes de lumière que me donnaient les éclairs et qui illuminaient tout pendant que j'écumais. Je me revois seul dans ce fleuve devenu torrent au beau milieu de cette jungle tropicale, une image impressionnante, inoubliable. J'ai rarement passé une nuit aussi agitée et à la merci de la nature. Au réveil, plus de plage, je me trouvais à la hauteur des arbres. La vue en altitude s'est éclaircie avec cet orage et un majestueux volcan est apparu pour la première fois. La vue était magnifique mais me rappelait ma place. J'étais petit dans ce décor majestueux et sauvage. Les Andes m'ont salué une dernière fois après avoir passé tant de mois en leur compagnie.

Des bourdons ont pris mon bateau comme terrain de jeu et leurs bourdonnements ont couvert mes derniers coups de pédales jusqu'à El Coca. Plus tard, le bruit des avions et un pont me signalèrent le retour à la civilisation. En arrivant, j'ai mis une heure pour reprendre un pied stable sur la terre ferme et me réhabituer au bruit, aux gens et au trafic.

Je pensais repartir assez vite mais finalement je suis resté 2 semaines à réparer le Bici-Boat et faire de nouveaux achats. J'ai également soudainement décidé de me rendre à Quito en bus pour faire réparer ma caméra. J'en ai profité pour voir une dernière fois ma fille qui m'a rejoint dans la capitale pour l'occasion.

A Coca, je loge à la Hosteleria Amazana et y fais de nouvelles amitiés et rencontres. Ainsi, le capitaine de la Marine Nationale me cherche partout pour que je fasse immatriculer mon bateau. J'ai demandé l'avis à un avocat de Quito qui m'a confirmé que si je n'ai pas de moteur, je n'ai pas besoin d'immatriculer le bateau. Je sais très bien que si je le fais, j'ouvre la porte à toutes formes d'amendes et surtout de dessous de table pendant le voyage et aux frontières (et cela, surtout au Pérou qui est peut-être le pays le plus corrompu d'Amérique du Sud). Finalement, j'ai fait encore beaucoup de petits achats, de réparations et d'améliorations sur le bateau. C'était ma dernière possibilité de profiter d'une ville avant Iquitos, qui se trouve, je pense, à 2 mois de voyage.

Je profite d'un bon lit et de bons restaurants car maintenant je vais me lancer pour de bon dans mon aventure et quitter la civilisation. Je vais aussi surtout pouvoir me consacrer à mes recherches sur la vie sauvage et mes rencontres avec les locaux pour tenter d'en apprendre plus sur cette riche et belle Amazonie. Désormais, un autre voyage commence. Fini l'adrénaline causée par les rapides et les troncs d'arbres. Place maintenant à un fleuve qui devient énorme et dormant dont je pourrai profiter beaucoup plus tranquillement. Je vais aussi pouvoir remonter les petites rivières qui donnent accès aux divers lagons car sans courant, le Bici-Boat remonte très facilement les cours d'eau.

Je vais me rendre maintenant à la frontière avec le Pérou, à Roca Fuerte. Je compte remonter un lagon proche du parc national de Yasuni et ensuite m'attaquer à la partie péruvienne du Napo, primitive et reculée, avant d'atteindre le Rio Amazonas et Iquitos. A la frontière, je pourrai redonner de mes nouvelles. Après la frontière... Inch'Allah ! Mais une chose est sûre, j'ai hâte de quitter la chaleur étouffante de la ville de Coca pour pouvoir profiter de la brise sur le Napo.

Désormais, l'aventure commence réellement et je vais pouvoir m'immerger complètement dans cette merveilleuse forêt amazonienne ! A bientôt et merci à tous pour votre soutien.